

Et il y eut un matin

Un film de Eran Kolirin

Le Monde

Le plus beau film d'Eran Kolirin

Guère étonnant que le titre du nouveau film d'Eran Kolirin sonne comme la première phrase d'un conte. Le genre guide en effet le réalisateur depuis son premier long-métrage, l'inspire dans l'écriture de récits où l'absurde et l'imaginaire se mêlent au réel, de manière étrange, déroutante, humoristique. Le cinéaste a trouvé là son espace de liberté et une signature singulière dont il se sert pour exprimer les situations surréalistes, les injustices et les drames qu'engendre la politique menée dans son pays, Israël. Pour dire aussi son désenchantement. Mais avec pudeur, en usant de la métaphore et de la fantaisie, ses remparts contre le désespoir.

C'est ainsi que les films d'Eran Kolirin laissent passer la lumière. Et réussissent à insuffler à la mélancolie ce courant chaud, rassurant, plein de vie qui, sans relâche, s'applique à éloigner les vents mauvais portés par l'histoire. L'espoir est toujours en ligne de mire, même quand les issues semblent toutes fermées, l'horizon définitivement bouché. Le film nous mène dans un village arabe d'Israël construit sur une colline, au milieu d'une zone désertique. Le village où Sami est né et a grandi, avant de partir pour Jérusalem, laissant derrière lui sa famille et ses amis. Depuis, il ne leur a guère rendu visite. Mais, cette fois, il y a été contraint par le mariage de son frère cadet.

Chez Kolirin surgit toujours un évènement imprévu qui crée la bascule. Ici, ce sera l'intervention de l'armée israélienne qui, durant la nuit, a encerclé le village. Au lever du soleil, un mur a été édifié, des soldats postés, qui interdisent aux habitants le moindre déplacement. Le village s'apparente désormais à une scène de théâtre sur laquelle se joue une tragi-comédie. Les personnages, assignés à résidence, y tournent en rond, occupent leur temps comme ils peuvent, s'interrogent, certains esprits s'échauffent. Sami, de son côté, renoue avec d'anciens camarades, retisse des liens avec ses parents. Les personnages se découvrent moins étrangers les uns aux autres, les hommes plus vulnérables qu'il n'y paraît. Au fur et à mesure que les jours passent, les certitudes trébuchent, les sentiments s'exacerbent, les consciences s'éveillent. La vie continue, mais, pour beaucoup, opère une mue et change de trajectoire.

Observateur attentif et tendre de tous ses personnages, Eran Kolirin s'attache à saisir, au sein de ce huis clos chaotique, la moindre lueur. Par exemple : ce soldat qui joue de la guitare ; Mira qui se met soudain à danser, comme une forcenée au milieu d'un parking ; Abed qui se met en tête d'organiser un soulèvement ; Sami qui s'applique à maintenir en l'air le cerf-volant de son fils... **Tous ces instants déchirent l'obscurité, apportent leur part de poésie et de drôlerie. Comme si, au fond, le cinéaste s'évertuait à maintenir la flamme qui permettra d'éclairer le plus longtemps possible cette poignée d'hommes et de femmes qu'une situation absurde a rendus prisonniers et invisibles.**

Véronique Cauhapé

Et il y eut un matin

Un film de Eran Kolirin

Télérama!

Le réalisateur israélien Eran Kolirin, dont on avait aimé *La Visite de la fanfare*, en 2007, propose un huis clos à l'air libre, une fable sociale et politique dans un village palestinien inexplicablement encerclé par l'armée israélienne. Le héros, Sami (excellent Alex Bachri), cadre supérieur de Jérusalem en visite dans sa famille pour un mariage, ne peut plus s'échapper. Enfermé dans son passé, avec ses problèmes de couple et ses contradictions, il subit comme les autres les coupures de téléphone et d'électricité, la diminution des vivres, et sa tristesse, sa colère ne cessent d'augmenter. **Si la chronique cocasse et cruelle d'une petite communauté sous pression rappelle la dérision des grandes comédies italiennes, le film dresse aussi un état des lieux impitoyable et engagé de la situation en Israël, et de son impact sur tout un peuple, de l'intime au collectif.**

Cécile Mury

Le Journal du Dimanche

Sami assiste au mariage de son frère dans le village de son enfance. Le lendemain, l'armée israélienne encercle le lieu sans explication, l'empêchant de rentrer chez lui, à Jérusalem. A travers cette situation absurde en amenant d'autres qui ne le sont pas moins, le réalisateur de *La Visite de la fanfare* témoigne des conséquences d'un statu quo désespérant sur un peuple en mal de repères **tout en sondant les cœurs de ses personnages bien dessinés et incarnés. Il appuie là où ça fait mal, mais avec délicatesse et intelligence, au fil d'une fable tragi-comique où s'enlacent le général et le particulier.**

Baptiste Thion



Le Canard enchaîné

Revenu dans son village des territoires occupés pour le mariage de son frère, Sami, sa femme et son fiston se retrouvent bloqués et arrachés à leur vie en Israël lorsque Tsahal déclenche une opération spéciale puis bâtit un mur... Dans ce village coupé du monde, les personnages, sous pression, explosent tour à tour. La figure du naïf quitté par sa femme est singulièrement émouvante. Auteur de *La Visite de la fanfare* (2007), **le réalisateur israélien Eran Kolirin, qui tourne avec des acteurs palestiniens, réussit un film à fleur de peau, débordant d'énergie et de sentiments, qui décrit le sort absurde réservé aux « Arabes israéliens ».**

David Fontaine

Et il y eut un matin

Un film de Eran Kolirin

les inRockuptibles

Un film drôle et poétique qui mêle l'intime et le politique

C'est jour de mariage dans un village arabe d'Israël. Sami, qui vit et a un bon job à Jérusalem, est venu, avec son épouse Mira et leur fils, assister à celui de son jeune frère. Mais les retrouvailles avec sa famille, le village de son enfance et ses habitants s'avèrent un peu délicates et pesantes. Son père (le génial Salim Daw, star dans son pays) agrandit sa maison en faisant travailler des sans-papiers, persuadé que Sami va venir y vivre, ce que ce dernier ne souhaite pas du tout, mais n'ose pas lui dire.

Pressé de retourner à Jérusalem, Sami découvre le lendemain du mariage que pendant la nuit, le village a été encerclé, sans qu'aucune explication ne soit donnée, par l'armée israélienne. Plus de réseau téléphonique non plus. Bientôt, les soldats montent un mur tout autour du village qui se retrouve complètement coupé du reste du monde. Sami se retrouve dans une situation kafkaïenne, obligé d'attendre que des ordres, venus d'on ne sait d'où et on ne sait pour quelle raison, changent.

D'autant plus que les liens se sont distendus avec Mira, que son père raconte n'importe quoi, que son frère ne semble pas intéressé par son épouse, qu'il trouve trop entreprenante... Tout se dérègle peu à peu et devient délirant. Certains villageois, armés, réunis en milice, font la chasse aux Palestiniens sans papiers pour les livrer à l'armée (scènes terribles), convaincus sans en avoir la preuve qu'ils sont la cause du siège.

Jusqu'à-là surtout connu pour *La Visite de la fanfare* (2006), Eran Kolirin réussit ici une comédie dramatique bien plus subtile, moins rigide aussi dans la direction d'acteurs. ***Et il y eut un matin*, multirécompensé en Israël, rappelle aussi par maints aspects, sur un ton plus allégorique et un parti pris de mise en scène bien moins burlesque, moins cadré aussi, l'humour désespéré des films d'Elia Suleiman.**

Sami (Alex Bachri, épatant), au physique rappelant vaguement celui de Nanni Moretti, semble porter tous les malheurs du monde (les siens et ceux des siens) sur son dos, et le mur qui entoure le village n'est rien moins qu'une projection de ses angoisses personnelles, lui qui étouffe sous les coups de folie de son père, la vie de couple, le travail, les vieux amis ou cousins qui ont des comportements délirants. Sa seule arme (et aussi la nôtre) contre l'absurdité de tout ce qu'il voit est l'humour.

Chemin faisant, Kolirin dessine aussi deux beaux portraits de femmes : Mira (Juna Suleiman), l'épouse malheureuse qui sait que son époux la trompe, mais aussi, et surtout, la mère de Sami, taiseuse mais bienveillante, à l'oreille attentive et compréhensive, qui comprend tout et ne trahit jamais personne.

Jean-Baptiste Morain

Et il y eut un matin

Un film de Eran Kolirin

PREMIERE

C'est en 2007 qu'on a découvert Eran Kolirin avec *La Visite de la fanfare*, merveilleuse fable humaniste qui rêvait d'une coexistence pacifique entre Juifs et Arabes. Quinze ans plus tard, rien n'a vraiment évolué sur ce terrain-là. Bien au contraire. Mais après deux longs passés sous les radars, ***Et il y eut un matin* marque le retour en forme du cinéaste.** L'histoire d'un Arabe israélien installé avec sa famille à Jérusalem qui, pour un mariage, revient dans le village arabe où il a grandi. Sans se douter qu'il va s'y retrouver prisonnier après l'encerclement soudain du lieu par l'armée israélienne. **Kolirin manie une fois encore brillamment l'absurde pour raconter le désenchantement et l'épuisement d'une population qui semble avoir abandonné l'idée de voir la paix de son vivant. Comme un complément parfait à la poésie d'un Elia Suleiman sur des thématiques identiques.**

Thierry Chèze

CAHIERS DU CINEMA

Au cours d'un mariage, un village arabe est encerclé par l'armée israélienne, à la poursuite de Palestiniens des territoires occupés séjournant en Israël de manière « illégale », et se trouve entièrement coupé du monde. En attendant la fin de ce siège, les habitants du village et les invités de la noce tuent le temps en réfléchissant à la stratégie à adopter face à cette situation humiliante. Le décor réel (un village arabe existant, bien que non nommé, au bord duquel on aperçoit le mur de séparation) est le théâtre de nombreux motifs métaphoriques, comme ces colombes libérées au cours du mariage et qui refusent de voler, préférant rester dans leur cage. L'ennemi israélien demeure la plupart du temps hors champ, le film se focalisant sur le quotidien kafkaïen des Palestiniens et ses répercussions psychologiques. Il véhicule cependant une vision critique quant à leur passivité et à leur impuissance, personnifiées par le marié tétanisé à l'idée de rejoindre sa femme pour la nuit de noces. **L'élégance de la mise en scène et l'emploi intelligent de l'humour absurde confirment la singularité du regard de Eran Kolirin sur la réalité de son pays.**

Ariel Schweitzer

Et il y eut un matin

Un film de Eran Kolirin

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Un film très fin sur le corps politique, sur fond de conflit israélo-palestinien

Après *La Visite de la fanfare*, Eran Kolirin poursuit son exploration des identités et des territoires à travers ce village d'Arabes israéliens brusquement encerclé par l'armée israélienne. Sans aucune explication, en une nuit, la frontière s'est fermée. Sami, son épouse Mira et leur fils vivent à Jérusalem. Venus célébrer les noces de son jeune frère, il se retrouve, avec femme et enfant, coincé dans la maison familiale. Prisonnier d'un lieu, d'une famille et de vieux amis qu'il a négligés, Sami voit son univers de citadin émancipé s'écrouler : viré de son boulot, impuissant devant les désirs de sa femme et de son père qui lui fait construire une maison pour l'avoir près de lui, il sent l'étau peu à peu se refermer.

« Chacun sa prison » lui rétorque le travailleur clandestin qu'il essaie de mettre en garde contre les arrestations sauvages de certains villageois. Sami ment à tous comme à lui-même, sa réussite n'a rien d'éclatant, il trompe sa femme et refuse d'affronter son père. L'aveuglement des uns et des autres, les mensonges, les mascarades se condensent en une réplique lapidaire : « Tu clignes des yeux, tu ne vois donc qu'une part infime de la réalité. » Quant à l'absurdité de la situation, elle tient au manque d'informations des habitants qui ne peuvent plus quitter leur village et se retrouvent coupés du monde. **Le cinéaste n'hésite pas à accumuler les situations loufoques pour désamorcer le tragique par le rire et la danse.**

Fable politique s'il en est, *Et il y eut un matin* dénonce une matinée qui fige dans le temps, qui arrête le village dans un processus de mort annoncée. Comment survivre sans vivres ? Comment quitter une terre encerclée par les armes, les militaires et les murailles qui s'élèvent peu à peu ? Deux camps s'affrontent : ceux qui cherchent à contester le siège et voudraient se révolter et ceux qui préfèrent désigner les Palestiniens sans papiers comme uniques responsables de cet état de fait car il faut bien un bouc émissaire. C'est sur un cadavre que les deux camps finissent par se rassembler. Unis pour chanter la liberté et faire tomber les murs dans ce lieu où même les colombes refusent de s'envoler.

Mais peut-être que la question la plus intéressante soulevée par le film est ailleurs. « La politique est affaire de corps » affirme Eran Kolirin et c'est justement l'intimité des corps et la virilité qu'il ne cesse d'interroger ici. Les sphères intimes et publiques s'avèrent soumises aux mêmes terreurs. Le cinéaste met en scène des personnages en butte avec leurs certitudes qui cherchent un moyen de demeurer des hommes sans avoir recours aux poings ni aux kalachnikovs. Et c'est dans les plans serrés sur des visages tournés vers une possible liberté, dans des plans qui s'emparent de ces corps indociles, que le film trouve toute sa puissance.

Séverine Danflous

Et il y eut un matin

Un film de Eran Kolirin

Les Echos

Le désespoir joyeux. Eran Kolirin, signe une tragi-comédie singulière qui évoque les tensions affligeant son pays. Une réussite.

Il a connu un important succès international en 2007 avec *La Visite de la fanfare*, une fable cocasse et pertinente sur un groupe de musiciens égyptiens égarés en Israël et sur la violence affligeant depuis des lustres cette région du monde. Quinze ans plus tard, le cinéaste israélien Eran Kolirin reste fidèle à lui-même dans *Et il y eut un matin*, **une petite merveille qui observe avec lucidité et humour les réalités douloureuses de son pays.**

Sami, un Arabe israélien, vit à Jérusalem avec son épouse, Mira, et leur enfant : Adam. Incarnation de la réussite et de la modernité, le héros rechigne à revenir dans le village arabe de son enfance où les traditions pèsent des tonnes, mais il doit néanmoins s'y résigner pour assister au mariage de son frère. Pressé de rentrer au plus vite à Jérusalem, Sami voit ses plans contrecarrés quand, dans la nuit qui succède à la noce, l'armée israélienne encercle le village pour des raisons obscures et interdit tout déplacement.

Inspiré par un roman du journaliste et écrivain arabe israélien Sayed Kashua, *Et il y eut un matin*, en refusant la solennité et l'esprit de sérieux, interroge avec causticité le concept d'identité nationale et zoome sur les sentiments ambivalents et les comportements absurdes de ses personnages, tels ce caïd local qui profite du désordre ambiant pour exploiter son prochain, ce jeune militaire israélien qui joue de la guitare et... de la mitraillette ; ou ce chauffeur de taxi condamné à tourner en rond avec son véhicule dans les ruelles de son village.

Avec ses protagonistes aux abois et surtout avec Sami, son héros confronté à de sévères dilemmes psychologiques, Eran Kolirin concocte une tragi-comédie originale qui, sur un ton joyeusement désespéré, dresse le portrait acide d'une communauté et d'un pays mal-en-point. **Habilement scénarisé et mis en scène, excellemment interprété par Alex Bakri dans le rôle principal, un acteur palestinien aux faux airs de Nanni Moretti, *Et il y eut un matin* confirme le talent de son auteur, un cinéaste qui sait observer à bonne distance le tumulte du monde.**

Olivier De Bruyn

Et il y eut un matin

Un film de Eran Kolirin



Un drame tragique et burlesque qui illustre le conflit israélo-palestinien

Une séquence de noces, thème cher au cinéma israélien (*La Fiancée syrienne*, *Le cœur a ses raisons*, *Journal d'un photographe de mariage*), démarre ce drame tragique et burlesque qui illustre le conflit israélo-palestinien et signé du réalisateur de *La Visite de la fanfare*.

Sami, informaticien palestinien en poste à Jérusalem, rentre au bled, accompagné de son épouse Mira et de leur fils, pour le mariage de son frère. Alors que son ambivalence envers ses origines se manifeste, Sami se retrouve bloqué par un barrage militaire qui vise en particulier les Palestiniens sans papier. Or tous doivent rester sur les lieux, dans un confinement où eau et vivres viennent à manquer.

Prisonnier comme les autres, Sami est confronté à la vérité de ses rapports avec Mira, avec son père et avec son ami d'enfance Ahmed, un chauffeur de taxi fruste et rebelle. Le décor est strictement réaliste, les voitures sont incendiées, les autorités locales collaborent avec les soldats, et la mort peut être un accident absurde. Une ébauche d'éveil personnel rejoint ce qui est une métaphore de la guerre. La jolie affiche confirme cette dimension parabolique.

Une bonne direction d'acteurs, renforcée par un flair pour l'épisode anecdotique, capte l'intérêt. **Il faut voir comment, à la fête d'ouverture, les colombes blanches refusent de voler, échec compensé par un cerf-volant, et comment une jeune femme exprime sa nostalgie pour la vie simple. Enfin, la danse exécutée par Mira (jouée par la sexy Juna Suleiman) est observée depuis un balcon par sa belle-mère qui la rejoint ! Sans paroles ; admirable.**

Eithne O'Neill

Et il y eut un matin

Un film de Eran Kolirin

du **fiches**
cinéma

Un film doux et puissant

Alors qu'il est revenu de Jérusalem à son village arabe natal le temps d'une journée, Sami se retrouve coincé par l'armée israélienne qui cerne le périmètre. Ses problèmes de couple, les tensions familiales et le conflit israélo-palestinien vont alors se mêler, tandis que tous cherchent à sortir de cette situation. Adapté du roman éponyme de Sayed Kashua paru en 2006, *Et il y eut un matin* marquait la troisième sélection d'Eran Kolirin dans la section Un Certain Regard à Cannes en 2021 (après *La Visite de la fanfare en 2007* et *Beyond the Mountains and Hills* en 2016).

Le réalisateur réunit ici l'intime et le politique en évoquant les conséquences du conflit national sur la sphère privée de la famille, dont les membres se voient obligés de se confronter à leurs agissements et prises de position. Ce territoire délimité, dont ils ne peuvent sortir, les contraint également à interroger leur sentiment d'appartenance à l'endroit et à la communauté dont ils viennent, à leurs racines.

Passionnante et universelle, cette réflexion prend corps à travers le personnage de Sami, qui fuit son histoire personnelle en vivant à Jérusalem. En s'appuyant sur le jeu de ses comédiens, Kolirin met en place des procédés empruntés au théâtre afin de nourrir sa mise en scène, pudique et sans fioritures.

Il sème aussi, comme à son habitude, de nombreuses références culturelles et symboliques, ajoutant à la fois douceur et puissance à un propos plus que délicat. Le film n'est pas dénué d'émotions, et Eran Kolirin a l'audace de prendre quelques distances avec le roman originel, s'appropriant ainsi le récit pour le transformer en objet de cinéma.

Amélie Leray